

ANTONIO DIKELE DISTEFANO



Invisible

Le roman qui a inspiré la série *Zéro*

LIANA LEVI



Antonio Dikele Distefano est né en 1992 en Italie de parents originaires de l'Angola. Il passe son enfance à Ravenne où sa mère ouvre le premier magasin d'alimentation exotique de la ville, le «Stella d'Africa». Fasciné par le rap, il fonde en 2015 un label discographique, Sto Records, qui connaît un succès immédiat et crée une revue musicale en ligne, *Esse Magazine*, qui compte plus de 500 000 followers sur Instagram. Parallèlement, il poste sur Facebook des histoires qui totalisent un nombre impressionnant de vues. Les éditions Mondadori le contactent et le publient. *Invisible*, son quatrième roman, a inspiré la série *Zéro*, produite par Netflix, dont il est le scénariste et le conseiller artistique.



© Andrea Bianchera

Invisible. Enfant, le narrateur de ce roman l'a été trop brièvement. Très vite, dès l'âge de sept ans, il se pense «invisible». Invisible pour ses parents occupés par leurs conflits personnels. Invisible pour ceux qui le croisent dans la rue et ne voient que sa couleur de peau. Et invisible pour l'État italien car, né de parents étrangers, il lui est impossible d'obtenir la nationalité de ce pays dans lequel il est né. Quelle est alors son identité puisqu'il ne connaît pas l'Angola, terre de ses ancêtres? Enfermé en lui-même, Zéro – c'est ainsi qu'on le surnomme – encaisse les coups durs à chaque étape de sa vie. À sept ans, la séparation de ses parents. À huit ans l'arrivée d'un Blanc raciste auprès de sa mère. À neuf ans, celle-ci les envoie, lui et sa sœur, vivre chez leur père. Ballotté ici et là, abandonné le cas échéant, le garçonnet se perçoit comme une variable de peu

d'importance. À douze ans il découvre le rap et se lie d'amitié avec des garçons de son âge, tous afrodescendants, des amis qui deviendront «son pays, sa maison, sa famille». Sur le toit du centre commercial, ils auront le sentiment euphorique d'être sur le toit du monde. Avec une solidarité inébranlable, ils se soutiendront sans mollir pour se faire une place dans la société qui les rejette bien qu'il soit difficile de faire face à la réalité environnante – misère, drogue, prostitution, violence. L'un se dirige vers le foot, l'autre vers le rap. Zéro essaye aussi de s'en sortir. Un roman qui raconte l'envie de tant de jeunes de réussir, le désir de suivre leurs propres rêves, la force de l'amitié.

La presse parle...

... du livre

«Il aurait facilement pu écrire un roman social, mais Antonio Dikele Distefano a choisi une autre voie... Il nous raconte seulement une histoire, mais tout y est. [...]

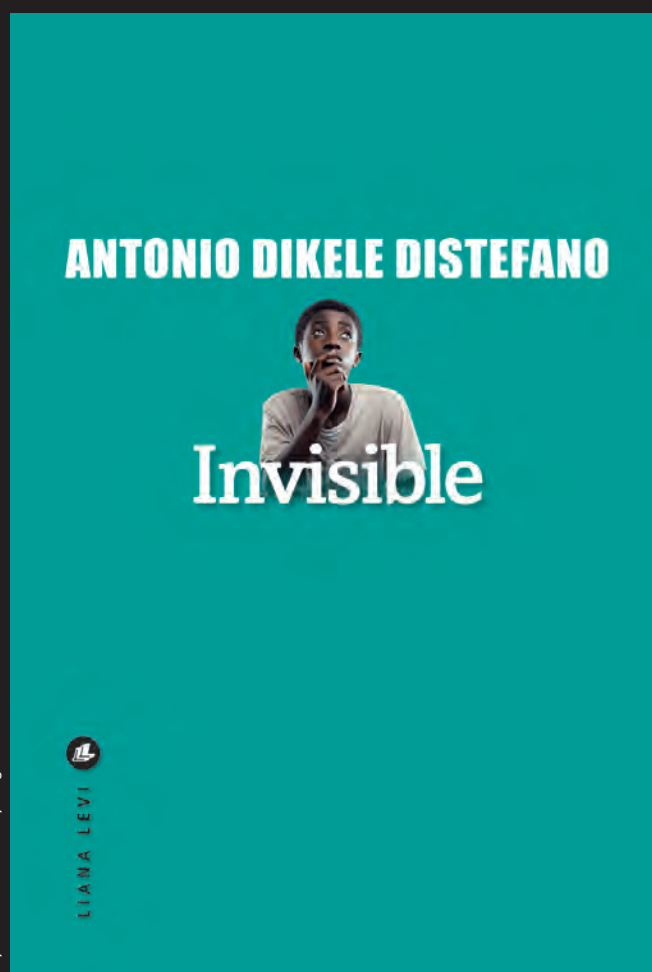
Il y a de la grâce dans les mots qui fleurissent sous ses doigts comme des roses sur un tas de fumier. Ses phrases sont sculptées dans la souffrance. [...] Un roman coup de poing, puissant, et quand on lève le regard vers le ciel, la pluie nous fouette en plein visage.»

La Repubblica

... de la série

«La série (intitulée Zéro) s'éloigne du roman puisqu'il s'agit d'un récit choral, qui mêle les histoires de jeunes avec lesquels j'ai grandi et d'autres, que m'ont racontées des personnes qui les ont vécues dans leur peau. Mais Zéro est différent des autres : son superpouvoir lui permet de voir la réalité derrière les apparences.»

Corriere della Sera



Parution 7 octobre 2021

Collection « Littérature étrangère »

traduit de l'italien
par Marianne Faurobert

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél.: 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse : Amélie Dor
Librairies, salons : Élodie Pajot

Portrait d'Antonio Dikele Distefano*

• Le nom

Antonio est bien né en Italie, comme son prénom l'indique. Dikele est le nom de famille de sa mère, Distefano celui de son père, tous deux originaires de l'Angola. Antonio fait donc partie de ce qu'il définit lui-même comme la « génération enfouie », des jeunes qui parlent mal l'italien mais jonglent couramment avec trois langues. Des jeunes qui ne se reconnaissent pas dans la représentation que le cinéma et la télévision donnent de la jeunesse.

• L'enfance

Il l'a passée en grande partie à Ravenne où sa mère tenait le premier magasin d'alimentation exotique de la ville, appelé « Stella d'Africa ». Là les gens rentraient et, souvent et volontiers, racontaient leur vie. C'est en les écoutant et en les regardant qu'Antonio a eu envie de créer des personnages et des histoires.

• Le rap

Fasciné par le rap, Antonio crée un label discographique et un magazine musical en ligne. Il affirme qu'à travers le rap les jeunes veulent être reconnus dans la rue, devenir riches, crier qu'ils y sont arrivés malgré les prévisions du prof qui leur a prédit l'échec. « Leurs chansons parlent d'armes et de gangsters, mais pour finir on découvre que leurs managers ce sont leurs mères, les seules personnes auxquelles ils font confiance », dit-il.

* Les citations sont extraites d'un dialogue avec Silvia Avallone paru dans le *Corriere della Sera*

• Le passage à l'écriture

« J'étais un invisible, comme le protagoniste de mon roman. Personne ne me remarquait. Jusqu'au jour où j'ai rencontré une fille qui m'a regardé et alors j'ai commencé à écrire des histoires pour elle. » Ces premières histoires, Antonio les a postées sur Facebook et elles ont été plébiscitées. Leurs succès grandissant lui a permis de se faire repérer par un éditeur qui a décidé de publier son roman *Invisible*.

• La série TV

Invisible a inspiré la série *Zéro*, produite par Netflix. Antonio a écrit le scénario dans lequel il transpose le thème de l'invisibilité « métaphorique » du personnage du livre par une invisibilité réelle. Dans la série *Zéro*, le héros a la capacité de devenir réellement invisible. (Plusieurs jeunes, issus de la première ou seconde génération d'immigrés en Italie, ont été engagés pour y jouer.)

• L'Italie

Selon Antonio, l'Italie est un pays qui tient énormément à ses traditions, mais ce n'est pas un pays raciste et il offre de nombreuses opportunités pour dépasser les obstacles. Il appartient aux enfants d'immigrés de changer les idées préconçues en adoptant des attitudes constructives. « Nous ne pouvons pas attendre qu'on cesse d'un coup de nous appeler "nègres". Nous devons nous imposer avec des projets et des signaux positifs », dit-il.

Toutes ces choses qui nous semblaient si injustes, dans notre enfance, ne l'étaient peut-être pas. C'était à nous de grandir plus vite, voilà tout. Et nous, dans cette optique, on a considéré l'irresponsabilité des personnes qui, tour à tour, s'étaient occupées de nous comme un défi à relever.

Longtemps avant ça, notre père était encore là et on venait de déménager, la première fois qu'on est allés jouer chez des camarades blancs, notre mère nous a arrêtés sur le pas de la porte et, après avoir arrangé le col de nos blousons, elle nous a dit : « Je suis contente que vous ayez de nouveaux amis. Mais faites bien attention. Les Blancs voient toujours de la méchanceté, chez les Noirs. »